

Poèmes Congrès AIEMPR 2009
choisis par Jean-Pierre Bauhofer

Eucharistie

amour qui est faim, amour des entrailles;
faim de la Parole créatrice
qui s'est faite chair; violent amour de vie¹
qui ne se satisfait d'étreintes, de baisers,
ni d'aucun élan conjugal.

Te manger, cela seul apaise l'angoisse,
pain d'immortalité, chair divine.
Notre amour profond, amour devenu faim,
oh Agneau de Dieu ! te veut en nourriture;
il veut goûter la saveur de ta chair,
manger ton coeur et que sa pulpe
s'effrite en manne céleste
sur l'ardeur de notre langue sèche.
Car ce n'est pas jouir de toi, c'est Te faire nôtre,
chair de notre chair, et c'est endurer
tes douleurs pour vivre une mort de vie.

Et ouvrant tes bras comme en signe
de reddition amoureuse, tu nous répètes :
« Venez, prenez, ceci est mon corps ! »²
Chair de Dieu, Verbe incarné, incarne
notre divine charnelle faim de Toi !

Miguel de Unamuno (1864-1936)
le Christ de Velasquez

Adam se plaint

Certains,
peu importe ce que vous leur donnez,
toujours ils veulent la lune

le pain,
le sel,
la viande blanche ou noire,
toujours faim.

¹ Amos 8.11: « Voici venir des jours - oracle du Seigneur, mon Dieu - où je répandrai la famine dans le pays, non pas la faim du pain ou la soif de l'eau mais celle d'entendre la parole du Seigneur ». Jean 1.14 : la Parole faite chair.

² Luc 22.19. et I Corinthiens 11.24.

au lit conjugal
ou devant le berceau
toujours les bras ballants

Vous leur donnez de la terre,
ils l'ont sous les pieds,
toujours ils reprennent la route

Et de l'eau : creusez pour eux le puits le plus profond,
il ne le sera jamais assez
pour qu'ils puissent... y boire la lune.

Denise Levertov

**PoemHunter.com – The World's Poetry Archive. Traduction
J.P.Bauhofer**

Shot part.7

Marina Abramovic se tient
Debout
Silencieuse
Devant une table
Recouverte de 72 objets
Les visiteurs sont invités
À se servir
Des objets et de son corps
À leur guise

Sur cette photo
Les visiteurs
Devant leur trouble
Explosion silencieuse
Les visiteurs en transe
Se jettent sur le corps-objet

Sur cette photo
Une silhouette
Piégée
Tente de se relever
Au milieu des visiteurs
Simulation de cadavre
Sur un corps-performance

Patrick Bouvet, éd. de l'Olivier-L Seuil 2000

Décombres et source

leur corps saigne de toutes parts
leurs bandes se déciment traîtreusement,
ils se scalpent les uns les autres la peau du front,
ils arrachent l'image de l'homme
de leurs faces opposées mutuellement

à l'envi ils dérobent leur personnalité aux non coupables,
à l'envi il les humilient et les vendent
ou retrouvent à l'aube leur sang sous leurs ongles -

et vous qui levez les yeux sur eux
et aussitôt les fermez bien et fort avec le sceau des doigts
craignant de les connaître, épouvantés de vous reconnaître,
ce n'est pas cela, je le sais, que vous voulez vous entendre dire
pourtant il n'y a rien à quoi je pense plus passionnément -
elle parle haut, elle parle distinctement sous la grande coupole
de surdité mon âme bien petite
encore vivante parmi ses propres ruines. Et vous ? Muets.

dans "Pour baptiser nos débris »,1985

MARIO LUZI

Intrusion

Après avoir coupe mes mains
et qu'il en eut poussé de nouvelles

quelque chose que mes anciennes mains avaient désiré
survint et demanda d'être bercé.

Après que mes yeux arrachés
eurent séché et de nouveaux yeux poussé

quelque chose pour quoi mes yeux passés avaient pleuré
arriva et demanda compassion.

Denise Levertov

**PoemHunter.com – The World's Poetry Archive traduit par J.P
Bauhofer**

La condition humaine

En vain l'on a obtenu une naissance humaine :
Nombreux sont ceux qui ont droit sur ce corps !
Le père et la mère disent: "C'est notre enfant ",
C'est pour leur propre avantage qu'ils l'ont nourri.

L'épouse dit: "C'est mon mari !"
Et, telle une tigresse, elle s'apprête à le dévorer...
Femme et enfants le fixent avidement,
Comme des chacals, la gueule ouverte !

Corbeaux et vautours attendent sa mort,
Cochons et chiens guettent son cadavre
Le feu dit: "C'est moi qui dévorerais son corps ".
L'eau dit: "C'est moi qui éteindrais le feu !

La terre dit: "C'est à moi qu'il reviendra ",
Le vent dit: "C'est moi qui disperserai ses cendres ..,

Cette maison que tu appelles ta maison, pauvre sot,
C'est l'étau qui te serre à la gorge !
Tu as considéré ce corps comme tien,
Et tu t'es égaré dans l'attachement aux biens sensibles, ô insensé !

Nombreux sont les ayant droits de ce corps,

toute ta vie, tu en pâties,
Et tu ne reprends pas tes esprits, fou que tu es,
et tu cries: " A moi, à moi! "

Kabir (Inde, vers 1440-vers 1518)

(Avaler-rejeter)

ENNEMIS

Toi, t'es bien d'un autre village
T'as pas les mêm'sabots que nous,
Sur ton épaul' c'est du plumage
Et nous aut'on a du burnous.
Quand on fait chacun son fromage,
Ça lui donne un tout autre goût.
T'as pas les mêm ? sabots que nous,
Ça fiche un tout autre tapage...
Et puis et puis y a ton parlage
Qui nous cogne sur le bambou...
Toi, t'es pas de notre village ;
On peut bien l'dir' : ton salivage

On en a marre, on est à bout.
Donc, faudra qu'on passe aux carnages :
I' rest' plus qu'à s'entrer dans l'chou.

NORGE, né en 1898 à Bruxelles, mort en 1990

Texte mis en connexion avec :

DÉCOUPE 16

Je dis mer. La mer dit bahr. Elle dit sama ciel bahr mer. Et tangué. Entre deux bleus. Entre deux langues. Ici où la rime se nomme océan. Bahr, cette mer étrangère avec son sourcil de vague tâtant la terre de son oeil. Scrutant l'entier de la terre de cet œil qui avance. Puis rétracte sa pupille. Se retire dans son cœur de mer. Et bat mer bahr mer bahr. Puis revient à grands ourlets de lèvres blanches. Se plisse, Enfle. Roule enroule à terre entre ses dents d'écume successive. Bahr, elle se nomme bahr, Et moi je ne suis plus moi mais ana. Ana sous ce ciel où la nuit tombe comme une main qui se retourne. Et ma main se retourne avec lui. Yed main sama ciel. Main double à deux mers et à deux mains. Je te donne mer, tu me donnes bahr. Donne-moi un mot cela seulement qui se donne sans se perdre. Et nous aurons chacun deux mots en main. Deux mains en mot. La mer comme une main et les mains aussi libres et larges que la mer. Main bahr yed mer.

CLAUDE BER. La mort n'est jamais comme, Ed. Via Valeriano-Léo Scheer, 2003 ; rééd. Editions de l'Amandier, 2006

PARADIS

Qui l'a vu ? Elle était assise
simplement
là. Contre
nature
et mangeait de l'homme. D'abord
le nom. Ensuite
la dépouille.
Les cendres Jamais.

Felix Philipp Ingold. Restnatur

Editions Empreintes

Poche-Poésie 12 Traduction de J.P Bauhofer

Mets ta tête dans ma gueule,

«... Mets ta tête dans ma gueule, dit le chat, et attends.
- ça peut durer longtemps ? demanda la souris.

- Le temps que quelqu'un me marche sur la queue, dit le chat ; il me faut un réflexe rapide. Mais je la laisserai dépasser, n'aie pas peur. »
La souris écarta les mâchoires du chat et fourra sa tête entre les dents aiguës. Elle la retira presque aussitôt.
« Dis donc, dit-elle, tu as mangé du requin, ce matin ?
- Ecoute, dit le chat, si ça ne te plaît pas, tu peux t'en aller. Moi, ce truc-là, ça m'assomme. Tu te débrouilleras toute seule. »
Il paraissait fâché.
« Ne te vexe pas », dit la souris.
Elle ferma ses petits yeux noirs et replaça sa tête en position. Le chat laissa reposer avec précaution ses canines acérées sur le cou doux et gris. Les moustaches noires de la souris se mêlaient aux siennes... »

Boris VIAN. L'écume des jours.

Plumage léger

Il est peut-être trop tard quand une corneille
fait irruption dans notre matin. C'est un choc -
qu'elle tombe ou poursuive son vol -
Je force trop la voix pour te demander si tu veux encore du café.
Ton regard est ébouriffé, comme un débris
de la journée.
Il sent le sable. Tu m'interroges
si je sais
que les corneilles eurent autrefois un plumage blanc.
J'éteins ma cigarette, je souhaite
être loin d'ici ; j'aimerais être seule,
pour le moins voir quelqu'un d'autre.
Tu m'appelles **Koronis**. Je montre la fenêtre ;
« Regarde, la vue n'a pas changé !
En quoi te concernent des durées que tu
ne connais pas ?
Je veux n'être qu'une jeune fille
et ne pas vivre en Arcadie.
Ton ongle fouille encore la cendre,
tu es inexistant, comme si tu étais déjà loin.
Je ne fais pas le poids pour tes mythes,
je suis trop légère.

Nora Bossong Traduction J-P Bauhofer

La vie de l'araignée royale

L'araignée royale détruit son entourage, par digestion. Et quelle digestion se préoccupe de l'histoire et des relations personnelles du digéré ? Quelle digestion prétend garder tout ça sur des tablettes ?

La digestion prend du digéré des vertus que celui-là même ignorait et tellement essentielles pourtant qu'après, celui-ci n'est plus que puanteur, des cordes de puanteur qu'il faut alors cacher vivement sous la terre.

Bien souvent elle approche en amie. Elle n'est que douceur, tendresse, désir de communiquer, mais si inapaisable est son ardeur, son immense bouche désire tellement ausculter les poitrines d'autrui (et sa langue aussi est toujours inquiète et avide), il faut bien pour finir qu'elle déglutisse.

Que d'étrangers déjà furent engloutis !

Cependant, l'araignée ensuite se désespère. Ses bras ne trouvent plus rien à étreindre. Elle s'en va donc vers une nouvelle victime et plus l'autre se débat, plus elle s'attache à le connaître.

Petit à petit, elle l'introduit en elle et le confronte avec ce qu'elle a de plus cher et de plus important, et nul doute qu'il ne jaillisse de cette confrontation une lumière unique.

Cependant, le confronté s'abîme dans une nature infiniment mouvante et l'union s'achève aveuglément.

Henri Michaux. « La nuit remue » nrf. Gallimard.

La lumière, changée

Nous ne nous voyons plus dans la même lumière,
Nous n'avons plus les mêmes yeux, les mêmes mains.
L'arbre est plus proche et la voix des sources plus vive,
Nos pas sont plus profonds, parmi les morts.

Dieu qui n'es pas, pose ta main sur notre épaule,
Ébauche notre corps du poids de ton retour,
Achève de mêler à nos âmes ces astres,
Ces bois, ces cris d'oiseaux, ces ombres et ces jours.

Renonce-toi en nous comme un fruit se déchire,
Efface-nous en toi. Découvre-nous
Le sens mystérieux de ce qui n'est que simple
Et fût tombé sans feu dans des mots sans amour.

Yves Bonnefoy : Pierre écrite.